



UN LUTIN DANS LA VILLE

Maurice Cauchie

Maurice Cauchie

Un lutin dans la ville

© Maurice Cauchie, 2017

ISBN numérique : 979-10-262-1359-8



Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À mon amour Valérie

À mes enfants, Johanna, Mathieu et Cédric

« À ceux qui lisent ces mots comme ils peuvent être lus. »

Maurice Cauchie

« Celui que rien n'enrôle et qu'une impulsive nature guide seul, ce passionnel complexe, ce hors-la-loi, cet isolé chercheur d'au-delà ne se dessine-t-il pas dans ce mot : en dehors ? »

ZO d'AXA

11/05/1982 - 15/02/2017

PARTIE I

LES ROSEAUX

1. LES ROSEAUX

Boris sursauta. Il se trouvait assis dans le lit, empli de la chaleur de la nuit. Le haut de son corps sortait des draps et soubresautait au contact de l'air frais et humide qui circulait dans la grande pièce.

C'était une pièce large, spacieuse et haute de plafond ; plafond qui se révélait être en réalité le toit. À travers la pénombre, l'on devinait le quadrillage des tuiles que dessinait la lumière du jour naissant. Boris sursauta à nouveau. Dans sa demi-conscience matinale, il avait encore entendu un bruit, ce bruit aurait-il dû se dire, le bruit qui le hantait depuis plusieurs jours.

Boris était là, au milieu de son lit, abruti par son sommeil et lâché par sa conscience enfouie au fond de la toile de ses draps en coton. Carrément dans le coton. Il était assis, bien calé sur ses fesses, les bras entouraient ses jambes recroquevillées contre son ventre légèrement proéminent. Boris regardait droit devant lui, essayant de biaiser le vide du noir qui animait les ombres de l'aurore. Il essayait tant bien que mal de pénétrer la noirceur de cette grande pièce, mais il existait des jours où le premier signe d'éveil et de crépitemment du cerveau de Boris tardait à se concrétiser.

Ce signe s'annonçait fréquemment par de multiples ébauches de pensées, furtives et sans lien entre elles. Je ne pouvais qu'en rire, moi son double, de voir cet original se poser des questions qui étaient vouées à ne jamais être satisfaites dans l'immédiat. Je ne pouvais rien lui dire ni le sauver de ce tourment avant qu'il ne s'affermisse petit à petit.

— Où suis-je ? Qu'est-ce que je fais là ? Quelle heure est-il ? se répétait-il tout en émergeant des vapes dues à un petit rosé, un *Tibouren*, abondamment dégluti la veille.

De toute évidence, il était totalement déconnecté de l'espace-temps habituel. C'est tout juste s'il ne m'en voulait pas de le précéder, de ne pas

faire le chemin ensemble, de faire en quelque sorte un faux départ comme ces athlètes de courte distance qui veulent à tout prix gagner la course et arriver avant le temps de l'autre, des autres, être devant bêtement. Mais pourquoi ?

Boris m'en voulait aussi de le réveiller avant que le réveil ne sonne, mais je ne pouvais m'en empêcher. Il y avait ce bruit qui m'obsédait et qui prenait un malin plaisir à décortiquer ma profonde intériorité, à susciter en moi un partage entre la profonde sérénité à laquelle j'aspirais dans ce sommeil réparateur et le désir obsédant voire angoissant de savoir ce qu'il se passait. Savoir ce qui vivait autour de moi sans que je puisse être au courant. Il y avait quelque chose qui m'échappait, un sentiment de déjà-vu.

Les minutes passaient et plus Boris émergeait, plus l'idée du bruit s'éloignait et rejoignait son lieu privilégié, celui de la pensée. Les deux parties de mon personnage, chacune intégrée dans son propre questionnement, se focalisaient ainsi depuis l'apparition du bruit et ce n'est qu'après un long moment que je pus reprendre mes esprits, sans réel engouement.

J'arrivais enfin à discerner une partie de la réalité qui m'entourait. Boris se leva subitement et se retrouva pieds nus sur le dallage glacé, ce qui l'amena à le brusquer, à se dépêcher de s'habiller tout en cherchant à tâtons les différents éléments composant ses habits. Il faisait sombre dans cette pièce. Boris s'avança doucement, s'engagea vers la porte heurtant par-ci, par-là une chaise, un fauteuil, qui éveillaient plus vivement encore ses chers tibias endormis.

Il ouvrit la grande porte de l'ancienne écurie. Une écurie que ses parents avaient acheté vingt-cinq ans auparavant. Les gonds grincèrent imperceptiblement dans un soupçon de pesanteur lorsqu'il souleva le loquet. Il écarta les deux battants et, sous l'impulsion de la force de ses bras timides, il atterrit trente centimètres en contrebas de la marche, à l'extérieur du bâtiment.

Boris écarquilla les yeux, il écouta le bruissement des pins. Maladroit, déséquilibré par son mouvement, il ressentit curieusement ce bruissement,

irrationnel. Les pins se déployaient devant lui, ils reprenaient vigueur devant le jour naissant et s'étiraient. Leur écorce lui semblait en tout cas se mouvoir dans une verticalité presque infinie. Inconsciemment, il fit mine de communier avec eux, il leva les bras et s'étira de tout son long en avançant sur la pointe des pieds et en respirant profondément.

Un relent de thym, une effluve de sauge et de romarin, s'engouffrèrent dans mes narines sans que j'eusse le temps de les prévoir, de les moduler et de les savourer pleinement. J'en fus asphyxié et cela suscita au plus profond de moi un sentiment premier de bien-être, ce qui acheva de me livrer au monde réel en provoquant mes premières paroles.

— Ça va, il fait beau... Je vais pouvoir travailler, sans problème. Surpris d'avoir parlé haut et fort comme si je répondais au langage des pins. Faisant demi-tour, il se dirigea vers la cuisine, le petit-déjeuner l'attendait.

Je me sentis mieux, peut-être même soulagé. Réveillé en tout cas, en accord avec mon corps. C'est vrai qu'il faisait beau, j'étais à nouveau dehors, le soleil grimpait franchement dans le ciel. Ma peau respirait au fur et à mesure que les rayons venaient à ma rencontre. La chaleur de la journée s'intensifiait et s'installait, elle s'insinuait dans les moindres recoins en pourchassant la fraîcheur de l'ombre.

J'étais à nouveau devant la cabane, explorant les alentours comme pour vérifier, machinalement, si les herbes folles arpentaient avec toujours autant d'harmonie le long de la clôture du voisin, un gars bourru revenu du Maroc après une vie passée à cultiver la terre, et se reposer en regardant la mer.

J'y voyais presque comme un soulagement que ces herbes vagabondent jour après jour en ce même lieu, sans déperir. Elles semblaient être une garantie contre l'acharnement paranoïaque de ce voisin qui désirait tant un jardin, du même style que le Jardin des Tuileries, et qui angoissait à propos du monde barbare qui l'encerclait. Elles demeuraient en réalité la caution de mon désordre personnel. Le chaos est un ordre, mais souvent celui des autres.

La maison, la cabane, quant à elle, était orientée vers le sud, vers la mer

que j'apercevais de temps à autre en fonction du balancement des branches qui m'obstruaient la vue. Rassuré sur mon sort, je me dirigeai vers le sentier qui menait au fond de la propriété.

En passant devant le portail, à droite de la cabane, je regardai instinctivement dans cette direction. Je cherchais quelque chose. Là aussi, il me semblait nécessaire de vérifier je ne sais quelle présence qu'il n'y avait pas *a priori*. Cette vieille angoisse de la présence qui vous veut du mal. Je continuai néanmoins mon chemin, marchant doucement, à pas feutrés, sentant à chaque pas la tiédeur de la terre sous mes bottes, à l'écoute.

— Boris ! Regarde autour de toi, me dis-je en m'arrêtant brusquement devant plusieurs petits palmiers dont une de leurs branches s'ingéniait à me caresser le visage de sa piquante tendresse.

Posément campé dans une attitude d'expectative en haut du terrain, je jaugeais, j'évaluais les buissons qui m'entouraient, les arbustes ayant sciemment poussé là où on ne les attendait pas, les pins, les cyprès atteints par la maladie, anciens vestiges de l'entretien de la terre, les herbes sauvages, les quelques fleurs disséminées dans le jardin au hasard des pluies d'hiver.

Je scrutais. J'admirais ce travail de la nature, cette facilité avec laquelle la pinède avait poussé depuis une quinzaine d'années, depuis que la famille avait laissé tomber l'exploitation de la vigne et que nous étions partis ailleurs, quelque temps.

Je savourais ce cadre et je le scrutais car il s'en dégageait une force tranquille, cachottière, ignorée, mystérieuse. Je scrutais, car j'en étais certain, il devait y avoir quelque secret. On disait bien qu'une source souterraine coulait là, non loin sous mes bottes, et qu'elle stimulait davantage la floraison de la nature. J'étais en train de regarder et pourtant il le fallait... Je ne pouvais que le faire.

Cela faisait deux ou trois jours que j'étais arrivé et que je butinais sur place sans réelle efficacité. J'avais réussi à me libérer pour une durée de séjour d'une semaine et je devais m'empresser de nettoyer la propriété de